

Contribution au lancement du livre

À la rencontre de l'Europe au travail, Récits de voyages d'Albert Thomas (1920-1932)

A Paris, le 9 décembre 2015,

par Dorothea Hoehtker, co-auteur.

J'aimerais partager avec vous quelques réflexions sur la genèse de ce livre qui était en quelque sorte aussi un voyage, avec à bord une petite équipe très diversifiée, notamment mes collègues au BIT, Sandrine Kott, professeur à l'Université de Genève, qui malheureusement n'a pas pu venir aujourd'hui, ainsi que les Publications de la Sorbonne.

Je profite de cette occasion pour les remercier chaleureusement, tout comme le Bureau de l'OIT à Paris, et notamment Cyril Cosme, qui a pris en charge l'organisation de cet événement.

Notre voyage a commencé dans les archives du BIT, où depuis longtemps les récits des voyages européens d'Albert Thomas sont consultés par les historiens et les chercheurs, qui les mentionnent comme sources précieuses et inspirantes pour leurs travaux. Personne en revanche n'a jamais pensé à les publier, vu l'ampleur de ce corpus qui compte environ 800 pages dactylographiées. C'est le Projet du centenaire - c'est-à-dire le projet d'histoire de l'OIT - qui décide, fin 2010, sous la direction d'Emmanuel Reynaud, de relever le défi.

Le but était de créer une publication qui permettrait au lecteur de se plonger directement dans le passé, à la fois de l'OIT et de l'Europe. Un livre donc quelque peu différent des publications historiques habituelles, qu'elles soient institutionnelles ou universitaires. Avec le centenaire à l'esprit, on voulait en outre créer un livre qui pourrait intéresser un public plus large et c'est

pour cette raison que nous sommes heureux d'avoir pu le faire avec les Publications de la Sorbonne.

Le travail sur le manuscrit a débuté avec une sélection rigoureuse des récits pertinents et intéressants pour un lecteur contemporain, des récits qui ne parlent pas des questions techniques et institutionnelles, mais abordent les grandes questions qui se posent à la nouvelle Organisation internationale du Travail.

- Comment améliorer les conditions de travail dans les pays membres qui souffrent d'abord des conséquences d'une guerre dévastatrice et, plus tard, de la crise économique des années trente ?
- Comment aider les syndicats à se faire reconnaître par les gouvernements et à faire face aux adversaires à droite et à gauche du spectre politique?
- Comment faire connaître l'OIT et promouvoir les premières conventions internationales du travail?
- Et comment faire face au fait, vite perçu par Albert Thomas lors de ses voyages, qu'il y a de grandes différences entre les pays européens quant à leur niveau de développement économique et social ?

Ensuite, nous avons entrepris un travail important pour contextualiser ces récits dans la mesure du possible, les rendre plus compréhensibles, plus accessibles à l'aide de l'appareil de notes et des introductions.

L'interprétation et l'analyse de ces récits sont cependant laissées au lecteur, qui est invité à le faire en fonction de ses propres intérêts et de ses connaissances.

Ainsi, les chercheurs pourront utiliser ce livre pour se familiariser avec l’histoire de l’OIT pendant l’entre-deux-guerres.

Tous ceux qui travaillent pour et avec l’OIT pourront interroger les récits du point de vue des défis actuels, en trouvant certains parallèles avec la situation d’aujourd’hui.

Les Etats membres européens de l’OIT pourront découvrir les débuts de leur propre histoire avec cette organisation, et cela autrement qu’à travers les textes officiels.

Enfin en France, les lecteurs vont peut-être découvrir de nouvelles facettes d’un de leurs grands personnages politiques dont le nom est évoqué en ce moment dans le cadre des commémorations de la Première Guerre mondiale.

Les récits de voyages sont toujours une source très personnelle, ils n’aspirent pas à la neutralité ni à l’équilibre. Ils renvoient directement à leur auteur, son opinion et ses jugements. Mais contrairement aux autobiographies, qui comportent un moment de structuration et d’analyse, les récits d’Albert Thomas sont plus immédiats car ils racontent, avec une acuité impressionnante, l’histoire en train d’être vécue. Ils ressemblent donc un peu aux journaux intimes, même si Albert Thomas ne dévoile pas sa vie privée.

Grâce à leur dimension personnelle, ces récits contribuent à une historiographie biographique, qui a retrouvé sa place à côté de l’histoire des concepts, des idées, des mouvements et des structures. Cet intérêt pour les personnes comme acteurs de l’histoire se justifie tout particulièrement pour l’OIT. Ses directeurs et directeurs généraux ont joué un rôle extrêmement important - pour définir le mandat, formuler des visions et donner des directions.

Continuons notre voyage d'éditeurs qui devient peu à peu un voyage de découverte. C'est d'abord la découverte d'une Europe qui n'existe plus, mais que ces récits font renaître devant nos yeux.

Albert Thomas retrace les multiples rencontres qu'il a eues avec les acteurs du monde du travail, aussi bien avec des ministres et des chefs d'Etat, le patronat et les dirigeants syndicaux qu'avec des ouvriers ordinaires. Mais pour lui, le monde du travail ne se réduit pas à ses acteurs principaux. Il reste inséparable de la vie sociale et culturelle d'un pays.

En fait, le charme particulier de ces récits consiste à nous faire découvrir des paysages et des villes et à entrer en contact avec d'autres acteurs de la société civile, des hommes d'église, des artistes, jusqu'aux associations de femmes ou de réfugiés. L'idée derrière ce livre était justement de faire partager avec un plus large public la vivacité et les facettes multiples de ces témoignages, dont le style et la beauté du langage étonnent toujours, vu qu'ils ont été rédigés au jour le jour.

Si le lecteur découvre donc une Europe disparue, mais dont les tensions et problèmes ont eu des répercussions jusqu'à aujourd'hui, il découvre aussi un homme fascinant qui, dans la mémoire institutionnelle de l'OIT, est devenu un personnage presque mythique.

Pourtant, Albert Thomas était bel et bien un enfant de son époque. Son idéal était celui d'une société où règnent l'ordre et le droit, où il existe une certaine harmonie entre les classes sociales et où il y a du travail et des loisirs pour tout le monde. Il n'est donc pas du tout étonnant qu'il ait eu, par exemple, une idée plutôt conservatrice du rôle des femmes. Ce qui rendait difficiles les rencontres dans les pays nordiques. Ces pays étaient farouchement opposés, à cause de leur

tradition égalitaire, à l'idée de normes de travail qui, en protégeant les ouvrières, établissaient une différence entre hommes et femmes.

Etonnement, Albert Thomas apparaît à l'aise avec un certain nombre d'employeurs qui, d'ailleurs, le respectent. C'est peut-être parce qu'il avait appris à négocier avec eux pendant la guerre, en tant que ministre de l'Armement. En revanche, il n'arrive que rarement à surmonter sa méfiance envers les communistes, même s'il poursuivait pendant tout son mandat l'idée de gagner à la cause de l'OIT la jeune Union soviétique, qu'il visite d'ailleurs en tant que directeur du BIT en 1928 dans le cadre de son grand voyage en Orient.

On découvre les côtés humains d'Albert Thomas qui fut un homme de grande culture, ouvert au monde, doté d'un humour très fin et d'une patience exceptionnelle, notamment face aux problèmes de communication. Il mentionne, sans exagérer, les problèmes causés par les différences de langue, même si le français est à l'époque encore la langue de la diplomatie et des élites bourgeoises, et malgré sa très bonne maîtrise de l'allemand, qui était une langue de communication répandue dans les milieux syndicaux.

D'autres problèmes de communication étaient liés à la substance. On comprend à travers les lignes à quel point Albert Thomas a dû s'efforcer de rester patient et diplomate quand l'interaction devenait difficile avec des interlocuteurs pas du tout acquis à la cause de l'OIT et politiquement très éloignés de ses propres convictions de socialiste modéré, comme ce fut le cas avec Mussolini.

C'est dans son interaction avec les dictateurs qu'il se révèle courageux. Il n'avait pas peur de les rencontrer et de s'attirer les critiques, aussi bien sur place qu'à Genève. Il n'avait d'ailleurs pas peur non plus d'essayer l'avion comme moyen de transport.

Finalement, Albert Thomas apparaît comme un homme qui aimait la vie, malgré tout le travail qu'il abattait. Tant de pages parlent de son émerveillement devant les beautés de la nature et des villes qu'on n'a pas pu toutes les retenir. Un passage dans ses notes sur la Finlande témoigne bien de sa capacité de savourer les petits moments de bonheur volés. Dans ce passage, il décrit justement son vol de Finlande à Tallin en Estonie, en août 1927.

Le déjeuner fini, c'est le départ par avion. Le temps est splendide. A peine quelques rares coups de vent, la stabilité est parfaite. Un peu avant Tallinn, j'aperçois le petit bateau que nous aurions dû prendre à 10 h. Je songe avec quelque malice au Ministre italien qui s'était promis de nous suivre et de nous interviewer longuement à bord. Nous jouissons de l'air ; nous regardons la mer lointaine. Puis c'est la descente très douce. L'avion atterrit. Il arrive droit vers le petit hangar où nous attendent, avec leurs chapeaux haut de forme et leurs vieilles redingotes les personnages officiels de l'Estonie.

Est-ce qu'on peut apprendre du passé pour mieux appréhender le présent et faire face à l'avenir ? Et si oui, dans quelle mesure un livre comme celui-ci peut nous aider ? A l'occasion du centenaire de l'OIT, c'est la question qui s'impose et qu'on a déjà abordée plusieurs fois cet après-midi.

Ces récits de voyages nous permettent effectivement de tirer une leçon, mais elle est plutôt modeste.

La réalité à laquelle Albert Thomas a dû se confronter était très complexe et profondément marquée par chaque contexte national. Elle était la plupart du temps en contradiction avec la vision qu'il avait de la justice sociale, d'une économie moderne, d'un monde du travail humain,

de gouvernements rationnels. Les voyages n'étaient pas seulement physiquement pénibles, ils l'étaient aussi émotionnellement à cause de cette contradiction.

L'écart entre vision et réalité, nous le connaissons bien. On aimerait tellement le faire disparaître, anticiper les résultats quand la réalité impose une politique de petits pas et un effort constant de créativité. Une leçon importante consiste donc à accepter contradictions et complexité, à accepter de s'y confronter, patiemment et courageusement, comme l'a fait Albert Thomas à son époque, sans jamais perdre de vue le but ultime de la justice sociale et de la paix.

Dorothea Hoehtker

6.12.2015